

Héros sur œuf

Né à Ixelles, mais résident anderlechtois depuis toujours, même si les hasards de la vie m'ont par fois emmené en des lieux où la main de l'homme n'a jamais mis le pied comme il le fallait – avec vigueur et intransigeance mais sans brutalité sinon tu te bouffes un carton –, je ne suis supporter que de trois clubs. Dans l'ordre : le Sporting, la réserve du Sporting, et Aston Villa – ces derniers nigauds, seulement parce que la nature m'a doté d'un certain sens de l'humour.



Or donc, ce trait de mon caractère m'incitant à nier en certaines circonstances, l'impact global du football – alors que chacun sait qu'il s'agit de la plus importante des activités humaines, ainsi qu'en témoignent à la fois la fortune accumulée par la FIFA et la présence de politicards aux matchs à l'approche d'élections – je suis parvenu à encaisser le 0 sur 9 du Sporting à l'issue du premier tiers des Play-offs 2018-19.

Pas facilement, mais sans me départir de ce vague sourire qui perpétuellement m'illumine de l'intérieur ainsi que tu as déjà eu l'occasion de t'en apercevoir, ma grincheuse, ma râleuse, ma chieuse de fond.

Je me contenterai donc simplement d'énoncer que j'en ai vraiment ras le bol des impostures.

J'avais sérieusement grincé des dents quand on avait évacué René Weiler. Dans mon optique, ce dernier méritait plus de respect et son énorme capacité d'analyse était inégalable : après avoir façonné une première mouture, bien séduisante du Sporting, il avait dû encaisser nombre de départs de poids au 31 août 2016, ce qui l'avait obligé à redessiner une équipe au pied levé. Avec donc en automne, les interrogations et les tâtonnements qui sont habituellement réservés à l'été.

Mais évidemment, ce damné Schweizi ne parlait pas néerlandais, vice rédhibitoire pour une presse flamande encore bien plus feignasse que les joueurs qu'elle aime critiquer – surtout ceux qui ne causent pas la bonne langue.

En levant un médius bien haut, on avait été champions en mars 2017, avant de remporter le titre quelques semaines plus tard, ce qui nous avait fait lever le deuxième médius encore plus haut que l'autre. Tout s'était passé dans la douleur par moments, mais les plus belles victoires sont celles que l'on conquiert dans l'adversité la plus complète.

– Peuh, je préférerais encore perdre que gagner de cette façon », t'entendis-je proférer alors que l'écho des flonflons ne commençait qu'à peine à s'estomper.

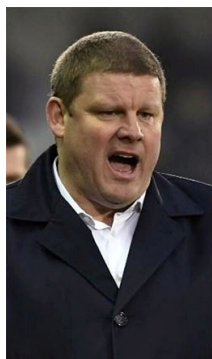
J'avais haussé les épaules tout en adressant au futur, une vague prière pour que l'*on* ne te prenne pas au mot. En vain : tes vœux furent exaucés.

Parce que l'imposteur N°1, c'est toi : à force de ne pas respecter la victoire, de la banaliser, de faire la fine bouche sur le mode « on a gagné, mais on n'a pas bien joué », d'idéaliser un passé dont, pour l'avoir connu, je préfère ne pas trop parler afin de t'éviter de me trouver désagréable, tu as fini par l'avoir où tu devais. Dois-je vraiment te préciser où ?

Toutefois, tu n'es pas la seule coupable, ma contrite, ma vexée, ma mortifiée. Et j'irais jusqu'à dire que ta culpabilité, pour scandaleuse qu'elle soit, est du genre véniel en regard de celle de quelques autres – car en définitive, tu n'as accès ni aux vestiaires, ni au terrain. Ainsi, rappelle-toi qu'Herman Van Holsbeeck nous avait promis que Youri Tielemans serait remplacé de manière avantageuse par un footeux de haut niveau qui ne manquerait pas de te faire revivre les plus grandes heures du club, dûment estampillées...

MAUVE ET BLANC

Que dire des trois bons matchs dont Sven Kums t'a éblouie durant les deux saisons qu'il vient de passer à Neerpede, mon enthousiaste, mon admirative, ma pantoise ? Qu'un quatrième, voire même un cinquième ne serait pas de trop ? Huhuh, on est bien d'accord. Toutefois, cela ne risque pas d'arriver de si tôt : Kums ne gère pas grand-chose dans cette équipe. De plus, il a besoin derrière lui, d'un esclave à la Kayembé pour s'occuper de boucher les trous et de faire le sale boulot. La conclusion de ce transfert *magique* est claire : qu'est-ce que ce paresseux de Sven nous a amené de significatif en deux saisons, si ce n'est une colique frénétique lors du carton rouge qu'il s'est avalé à Munich ?



Même quand son gros pote d'entraîneur – celui qui allait révolutionner le jeu du Sporting en lui redonnant tout le lustre d'un passé aux contours incertains – nous secouait de tics nerveux avec ses schémas pour bitfuckers de choc et ses présentations Powerpoint pour aides-apprentis délégués commerciaux, Kums n'apportait rien. On apprit par la suite qu'il traînait des douleurs tenaces, une fois à la colonne, une fois à la hanche. Et effectivement, ses performances furent un peu

moins mièvres à un moment, mais il faut croire que depuis, ses souffrances sont revenues – il a eu plus de chance que nous car cela fait un bon bout de temps que les nôtres ne nous quittent plus.

On le sait, le football est peuplé de demeurés. Herman s'était aperçu de la chose et c'est pourquoi il insistait tant pour que les jeunes de Neerpede fassent des études. Non que cela les rendrait plus malins, mais au moins ils parviendraient à énoncer des banalités à la télé avec un accent un peu moins épais. Un des problèmes majeurs du milieu, c'est que les anciens joueurs – qu'ils aient ou non fait des études – deviennent entraîneurs. Dès lors, on a toujours eu droit, de tout temps, à un florilège de préjugés, de modes passagères, voire carrément d'idioties : rappelle-toi, mon antique, ma vieillasse, mon antédiluvienne, le temps où il n'était pas question d'aligner un gardien de but Black.

On peut ouvrir le Grand Livre d'Or à n'importe quelle page, on trouvera ce qu'il faudra pour ricaner à l'aise. Mais au-delà même des signes de croix à répétition – comme si Dieu n'avait déjà pas assez à faire avec Ses terroristes, Ses fundamentalistes et Ses pédophiles, déjà qu'Il est vachement emmerdé rien que par le fait qu'Il n'existe pas –, on peut surtout bien rigoler avec les gauchers, par exemple. Ainsi, poser la question de savoir pourquoi parmi les grands joueurs, on trouve un nombre anormalement élevé de gauchers, n'éveille habituellement qu'un vague froncement de sourcils. Mais aligner deux gauchers, côte à côte en défense centrale ou au milieu du jeu, fait hurler à la mort – alors qu'aligner deux droitiers aux mêmes postes ne suscite aucun émoi.

Donc, il y a bien peu de chances pour que l'on ait droit un jour au seul entrejeu qui tiendrait la route – une base Trebel-Kayembé avec Verschaeren devant eux.

Pour en revenir à ce genre de tabou ridicule, on peut y coupler les droitiers que l'on aligne à gauche et les gauchers que l'on place à droite afin « qu'ils puissent rentrer dans le jeu et frapper ». On touche là, aux fondamentaux de la connerie. Parce que d'une part, cela n'a vraiment réussi qu'avec Lionel Messi et Eden Hazard, soient deux joueurs d'exception, et que de l'autre, le centre en retrait a toujours été et reste une arme fatale du football. Or, à contrepied...

Parallèlement, tout le monde adule le beau jeu, mais on n'en a pas tous la même conception. Pour une minorité – dont je fais partie, si jamais tu en doutais, ma sceptique, ma critique, mon incrédule –, le beau jeu est parsemé d'actions dans le rectangle adverse, lesquelles finiront le plus souvent en occasions de but. En revanche, le reste du monde semble apprécier les mouvements léchés et bien construits, qui aboutissent en opportunités à l'issue d'un nombre incalculable de passes, de déviations et de dribbles.

La vérité est cruelle : seuls comptent les chiffres. Et quand on a besoin de cinquante relais pour faire parvenir le ballon à un endroit qui va ennuyer l'adversaire, on prend autant de fois le risque d'un contrôle hésitant, d'une passe mal calibrée ou mal orientée, ou de l'intervention inopportune d'un opposant.

Plus vite un *incident de parcours* interviendra, plus grand sera le danger. Si les deux bourdes successives de Didillon me firent réellement mal aux génitoires dans ce sens qu'elles furent à l'origine de deux défaites évitables, il est limpide qu'elles sont imputables à cette hype ridicule qui consiste à construire le jeu en démarrant de la ligne de notre propre rectangle. Et quand je dis « ridicule », je pèse mes mots : non seulement en agissant ainsi, on multiplie les risques mais de plus, on offre à l'adversaire, tout le temps nécessaire à bien se remettre en place afin d'adopter une position d'attente pas trop fatigante, comparable à celle des vautours de Lucky Luke.

Est-il imaginable que l'on retrouve un jour, une vraie mentalité de gagners dans ce club ? J'en doute : la manière de l'emporter semble avoir pris une telle importance, le respect de l'ADN du club – l'acide désoxyribonucléique d'une société commerciale, concept débile et donc nécessairement inventé par un troudbal de dimension extravagante – paraissant plus important que les points glanés, on est dans la merde et sauf changement radical d'orientation, on y restera.



Car même un noyau à hauteur de celui de Barcelone éprouverait les pires difficultés à faire quelque chose avec la mentalité pénible du *beau jeu* qui s'est implantée au Sporting : quand on pense à autre chose qu'à gagner par la porte ou par la fenêtre, c'est que l'accessoire a pris le pas sur l'essentiel.

En attendant, le Standard vient de s'en ramasser un quatrième dans le caleçon. C'est-à-dire qu'ils auront à cœur de se venger sur nous... Bah, on connaît cette équipe : après vingt minutes de jeu complètement fou, ce sera 2-0. Là, les Barakis lèveront le pied, se contentant de faire joujou avec le ballon. Le foot étant ce qu'il est, le Sporting inscrira le 2-2 à la 89^{ème} minute. Ce qui ne nous empêchera pas de perdre 3-2.